

luxé éblouissant. Le suzerain célèbre avec pompe l'anniversaire de sa naissance, et pourtant, ce jour-là il s'ennuie :

.....
 Chaque fois, jusqu'alors, sa formidable serre,
 Triomphante, avait mis vingt chevaliers à bas ;
 Pas un seul cette année ! aussi dans les tentures,
 Les portraits des aïeux, aux puissantes statures,
 Du vieil aigle riaient tout bas.

Sire Olbert enrageait ; mais voilà que la brise
 Lui porte sur son aile un doux et léger bruit ;
 Il écoute. On dirait parmi la forêt grise,
 L'ineffable refrain qu'aux heures de la nuit
 Bulbul va redisant sous les touffes de roses ;
 Il écoute. — A ce chant, rêves, pensers moroses,
 Un instant ont quitté son beau front soucieux ;
 Il écoute. — C'est bien le son de la mandore
 Qu'accompagne une voix pure, fraîche, sonore
 Comme un chant qui viendrait des cieux.

Ne vous semble-t-il pas l'entendre, amis lecteurs, ce charmant organe qui résonne, comme pour caresser l'imagination dans une harmonie imitative ? Mais poursuivons, je vous prie :

Alors, tout au travers du gothique vitrage,
 Le vieux comte aperçut gravissant le coteau
 Sur la route, où des pins se balançait l'ombrage,
 Un jeune homme à demi couvert d'un noir manteau ;
 Entrecoupant ses chants d'une strette joyeuse,
 Sa main blanche pressait la corde harmonieuse,
 Et l'écho du manoir longtemps en murmura ;
 Olbert dit : « Hélez-moi ce troubadour qui passe. »
 Et la porte du burg s'ouvrit, et l'on fit place,
 Et l'homme à la mandore entra.

On fut heureux de le recevoir, de le choyer, de lui verser le riche liquide du Rhin, puis :

— Quel est ton nom ? — Roger ! — Donc, Roger, mon beau sire,
 Chante-nous ta chanson ; ton hôte le désire.
 Il dit ; et Roger commença.